

M É M O I R E

SUR LES NOIRS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

*Lue à l'Assemblée de la Société des Amis
des Noirs, le 9 Février 1789.*

PAR J. P. BRISSOT DE WARVILLE,

*Président de la Société des Amis des Noirs de
Paris; Membre honoraire des Sociétés insti-
tuées pour l'abolition de la traite & de l'escla-
vage des Noirs à Philadelphie, à New-York,
& à Londres, & l'un des Représentans de la
Commune de Paris.*

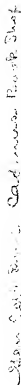


À P A R I S.

Au Bureau du Patriote Français, rue Favart, N^o. 5.

Chez { B A I L L Y , Libraire, rue Saint-Honoré, à la
Barrière des Sergens.
D E S E N N E , Libraire, au Palais-Royal.

20 Décembre 1789.



M É M O I R E
S U R L E S N O I R S

lumières possibles sur le sort des Nègres dans cette partie du Monde, sur les mesures prises, soit pour les affranchir, soit pour mettre fin à leur importation, sur les résultats actuels de ces mesures, tant par rapport à la culture des terres qu'au caractère moral des Nègres, & en général sur tout ce qui concerne cette malheureuse & intéressante portion de l'espèce humaine, & peut servir à déterminer en sa faveur les Gouvernemens & les individus.

Tels sont les propres termes, Messieurs, dont vous vous êtes servis pour désigner ma mission dans les lettres flatteuses dont vous m'avez honoré, pour les Sociétés semblables à la nôtre existant en Amérique ou en Angleterre. — Je me suis efforcé de remplir vos vœux; & si le tableau que je vais vous présenter ici ne répond pas entièrement à votre attente, n'en accusez pas mon zèle, mais la rapidité imprévue de mon voyage, la multiplicité des observations que j'étois chargé de faire, sur-tout dans l'état politique de ces

nouvelles Républiques, la fatalité de circonstances particulières qui m'ont imposé la loi de précipiter mon retour, & mon desir de vous communiquer promptement les lumières que j'ai pu recueillir.

Je vous dirai, Messieurs, ce qu'on a fait en Amérique pour abolir la traite des Negres, pour les rendre à la liberté, pour les régénérer. Je vous dirai quelles ont été les suites de ces bienfaisantes tentatives; enfin je vous dirai ce qu'on se propose de faire pour assurer à jamais aux Noirs le bienfait de leur liberté.

Lorsque l'immortel Benezet déploya ses efforts pour faire abolir la traite des Noirs, lorsqu'il prêcha leur affranchissement, ses raisonnemens frappèrent tous les bons esprits, émurent tous les amis de l'humanité. Dans les divers États-Unis il s'éleva un cri général contre ce commerce, & chacun des États reçut de nombreuses pétitions pour le proscrire. C'étoit au temps que les Américains développoient une vigoureuse résistance contre la tyrannie astutieuse du Gouverne-

ment Anglois ; il parut inconsequent à des hommes qui s'armoient pour défendre leur liberté de l'enlever à d'autres hommes , & le nouveau Congrès ne tarda pas à prononcer que l'esclavage des Noirs étoit incompatible avec les bases du Republicanisme (1). Les divers Législateurs se hâtèrent de consacrer le principe du Congrès.

Trois périodes bien caractérisées marquent la révolution qui s'est faite à cet égard dans les États-Unis : la défense de l'importation des Noirs, leur affranchissement, & leur instruction. — Tous les États-Unis ne sont pas également avancés sur ces trois points.

Dans les États du nord & du milieu, on a pros crit à jamais l'importation des Noirs. — Dans les autres elle est limitée à un certain temps. Dans la Caroline du midi, où cette défense ne devoit durer que trois ans, on vient de la renouveler pour trois autres années. La Géorgie est le seul État qui n'ait

(1) Voyez la résolution du Congrès du 8 Octobre 1774.

pas suivi l'exemple des autres, & qui continue à recevoir des Esclaves. — Et cependant, Messieurs, lorsque le Général Oglethorpe posa, dans les commencemens de ce siècle, les fondemens de cette Colonie, il exigea, il arrêta qu'on n'y permittroit jamais l'importation du rum ni des Esclaves. — Cette défense fut bientôt violée; on crut bientôt le poison des liqueurs spiritueuses nécessaire pour réparer les esprits de ses indolens Colons; on crut bientôt que la chaleur du climat, au-dessus des forces des Blancs, les necessitoit, pour cultiver leur sol, à appeller des bras étrangers, & les justifioit de les enchaîner.

En examinant les motifs qui ont dirigé la Législature des divers États, soit à défendre à jamais l'importation, soit à la circonscrire à un certain nombre d'années, ne soyons ni enthousiastes ni frondeurs. — Sans doute l'intérêt a eu une grande influence sur cette révolution; sans doute les États du nord & du midi peuvent être soupçonnés de l'avoir

adoptée avec d'autant plus d'ardeur & de promptitude qu'ils ont moins besoin de bras esclaves pour le genre de productions qu'ils cultivent, que leurs besoins sont plus circonscrits, & que leur population toujours croissante les dispense d'avoir recours à des recrues étrangères pour tirer de leur sol un produit proportionnel à leurs besoins. Peut-être, si la Caroline du midi a prolongé récemment la défense de l'importation, on doit moins cette loi bienfaisante à l'humanité qu'à la politique, qu'à l'observation faite par le Législateur que ses Citoyens devoient déjà beaucoup aux Anglois, pour les cargaisons de Negres, & qu'une importation ultérieure les ruinerait.

Mais soyons justes, & avouons d'un autre côté que les Américains sont, plus qu'aucune autre nation, persuadés que tous les hommes sont nés libres & égaux; avouons qu'ils se dirigent généralement par ce principe d'égalité; avouons que les Quakers qui ont commencé, qui ont propagé, qui propagent cette

révolution ont été guidés par des principes religieux, & qu'ils leur ont sacrifié leurs intérêts personnel. Malheureusement leur opinion sur cet article n'est pas encore devenue universelle; l'intérêt la combat encore avec quelque succès dans les États du midi; un parti nombreux soutient encore l'impossibilité de cultiver le sol de ces États méridionaux sans des mains esclaves, l'impossibilité d'augmenter leur nombre & les défrichemens, sans les recruter en Afrique. C'est aux efforts violens de ce parti, dans la dernière Convention, qu'on doit le seul article qui ternit ce beau monument de la raison humaine, le nouveau système fédéral des États-Unis. — C'est ce parti qui a proposé d'enchaîner le nouveau Congrès, & de l'empêcher de proscrire généralement l'importation des Noirs pendant l'espace de vingt ans. — Il a dit à cette auguste Assemblée : *ou signez cet article, ou nous faisons un schisme.* Et la vue des maux qu'entraîneroit ce schisme politique, sans adoucir le sort des Esclaves,

a forcé la Convention de s'écarter du grand principe de la liberté universelle & des précédentes déclarations du Congrès; elle a cru devoir imiter Solon, & faire, non la meilleure loi possible, mais la loi la plus convenable aux circonstances.

Dans la vérité, Messieurs, quoique cet article, énigmatiquement conçu, ait causé une grande surprise à l'Europe, qui n'en connoissoit pas la cause secrète, & une vive douleur à la Société d'Angleterre, prête à accuser les nouveaux Législateurs d'une lâche défection, parce qu'elle étoit moins éclairée sur les circonstances locales qui les avoient dirigés, il faut pourtant regarder la proscription générale & irrévocable de la traite des Noirs comme très-prochaine dans tous les Etats-Unis. Elle résulte, & de la nature des choses, & de l'article même du nouveau plan fédéral que nous venons de citer. En effet, neuf Etats, sur treize, ont défendu l'importation des Noirs. — Les Noirs qui y abordent sont libres : voilà donc neuf

asyles ouverts aux Esclaves qu'on peut verser dans la Géorgie ; ou qu'on versera dans les trois autres États, s'ils révoquent la prescription temporaire. — Je ne parle point ici du voisinage des Florides appartenant aux Espagnols, où se sauvent sans cesse les Nègres de la Géorgie, parce qu'ils espèrent d'être mieux traités par les Espagnols. Je ne parle point de ces vastes forêts, de ces montagnes innaccessibles qui font partie des États du midi, & où le Noir persécuté peut si facilement trouver un abri contre l'esclavage. Par-tout les communications sont si nombreuses & si faciles entre tous les États & les pays de derriere, qu'il est impossible de prévenir les fugitifs. Les recherches entraîneroit des dépenses disproportionnées à leurs valeurs ; & quoiqu'en apparence les États libres ne s'opposent point à ces recherches, cependant on y a une telle horreur & pour le commerce des Noirs, & même pour l'esclavage, que le maître qui court après sa propriété humaine, y est toujours mal vu, peu soutenu,

& presque toujours contrarié. — Voilà donc une nouvelle chance contre l'importation des Noirs; chance de la possibilité *de la fuite*, chance qui doit renchérir leur prix & leur travail; & probablement convaincu, par des pertes réelles en ce genre, le Colon de la Géorgie & des Carolines, verra qu'il est plus simple, plus raisonnable, & moins dispendieux de cultiver avec des bras américains & libres, qu'avec des bras africains. — *La nature des lieux est ici contre l'esclavage*; j'avois donc raison de dire que la nature des choses est en Amérique contre l'importation des Noirs.

D'ailleurs, le Congrès, dans vingt ans, sera autorisé à prononcer définitivement sur cette importation. Alors sans doute le sentiment d'humanité & les calculs de la raison y prévaudront; alors rien ne l'arrêtera; il ne sera plus forcé de sacrifier l'équité à des convenances; il ne craindra plus ni une forte opposition, ni un schisme. — Neuf États sont déjà déterminés en faveur de cette mesure;

la création de l'État de Vermont donnera un nouveau suffrage prépondérant. — Les États du midi ne pourront ni former une opposition formidable, (ils ne peuvent contrebalancer le nord) ni demander un amendement, puisque pour faire réussir un pareil amendement, il faut le concours de neuf États, ou des deux tiers de chaque Législature. — On doit donc regarder comme certain que la prohibition de l'importation des Noirs, aura lieu par-tout dans les États-Unis, au moins dans vingt ans.

Ici je dois parler d'un crime particulier aux États-Unis, imaginé par la cupidité des Marchands de chair humaine. Ne pouvant plus y importer des Noirs esclaves, ils ont essayé de voler ceux qui étoient libres, pour les vendre dans les pays où ils avoient un prix fixe. Les Anglois ont, dans la dernière guerre, donné l'exemple de cette horrible spéculation. Ils voloient aux Américains leurs Nègres, & les alloient vendre dans les Indes Occidentales : par-là ils nuisoient au maître,

& à l'Esclave ; à l'Esclave sur-tout ; qu'ils faisoient passer d'un joug doux & modéré à une tyrannie infernale. — Car alors l'opinion publique n'avoit pas encore parlé, ni forcé les Planteurs à traiter mieux leurs Esclaves.

A la fin de la guerre il s'est trouvé dans l'Amérique des hommes assez barbares, pour enlever dans les campagnes sur-tout, des enfans, des femmes, & pour les vendre aux Capitaines de Vaisseaux en relation avec les Isles. — Sous différens prétextes, ils engageoient ces Noirs à venir à bord de ces Vaisseaux : là on les enchaînoit, & on les transportoit ensuite aux Isles. La répétition de ces crimes a excité l'indignation des Sociétés qui protègent les Noirs en Amérique ; le Clergé même a joint sa voix à la leur. Elles l'ont dénoncé à toutes les Législatures, & presque toutes ont, dans ces derniers temps, prononcé des loix très-sévères pour empêcher ce vol d'hommes. Une des plus frappantes, est celle passée dans l'Assemblée générale de Connecticut, au mois d'Octobre dernier.

Ce même acte parle d'un autre abus contre lequel avoient déjà sévi les Législateurs de Massachusett & de Pensylvanie ; c'est celui de continuer clandestinement & indirectement le commerce des Noirs. Un Négociant chargé du rum de Boston pour la Guinée, y achete ou vole des Negres, va les vendre dans les Isles, y prend du sucre & des mélafes, vient les revendre dans les États-Unis. Je dois rendre hommage aux Sociétés d'Amérique ; ne pouvant empêcher cette vente, elles emploient tous leurs efforts pour la décourager. J'en eus la preuve pendant mon séjour à Philadelphie : le propriétaire d'une cargaison, fruit de la traite, eut beaucoup de peine à trouver un acheteur. Son histoire étoit connue, l'allarme fut donnée, & le Négociant fut traité par-tout avec le plus grand mépris.

Je viens, maintenant, Messieurs, aux loix qui regardent l'affranchissement des Esclaves existant dans les États-Unis. Ils ont été traités différemment dans les divers États. Ainsi

dans le New-Hampshire & le Massachusett, il n'y a jamais eu de loi qui y autorisât l'esclavage, & il n'y a point d'esclaves. Quand donc ces États ont pros crit l'esclavage, ils n'ont fait que déclarer ce qui existoit. Dans le Connecticut il y en a peu; l'austere puritanisme qui regne dans cette contrée ne pouvoit se concilier avec l'esclavage; la culture y étoit mieux faite & moins chere avec des bras libres qu'avec des bras esclaves : tout concouroit donc à engager les Colons à affranchir leurs Esclaves. Aussi presque tous ont affranchi leurs Esclaves; les enfans de ceux qui ne sont pas affranchis doivent être libres à 25 ans, c'est-à-dire, à l'âge où ils peuvent pourvoir à leurs besoins.

Tel est à-peu-près aussi le sort des Negres dans l'État de New-Yorck. — Cependant les Esclaves y sont plus nombreux. C'est que le fonds de cette Colonie est composé d'Hollandois, c'est-à-dire, d'hommes moins disposés que les autres peuples à se séparer de leur propriété. Cependant la liberté des
 enfans

des enfans y est assurée à un certain âge.

L'État de Rhode-Island faisoit autrefois un très-grand commerce d'Esclaves; il n'existe plus, il est pros crit aujourd'hui, & une loi récente a de nouveau consacré cette proscription. Plût au Ciel que l'esprit de sagesse qui a guidé la Législature de cet État sur ce point, l'eût également guidée pour anéantir cet horrible brigandage de papier-monnaie, qui, de l'État le plus florissant, le plus actif & le plus peuplé, a fait un désert où règne la paresse à côté de la misère & de la mauvaise-foi. — Heureusement, & c'est ce qui soutient l'espoir, beaucoup de Quakers existent dans cette isle, c'est-à-dire qu'il y a peu d'Esclaves, & un esprit d'ordre & d'économie.

Dans les Jerseys, le fonds de la population est Hollandois; vous y retrouvez donc souvent des traces de cet esprit Hollandois que j'ai déjà peint. — Cependant les habitans de l'Ouest sont bien disposés pour l'affranchissement; ceux de l'Ests'y sont opposés.

On ne désespère pas de vaincre leur obstination ; c'est au moins le sentiment d'un homme respectable & célèbre par la part qu'il a eue à la dernière révolution du Gouvernement *Livingston* ; sentiment qu'il a développé dans une lettre écrite à la Société de Philadelphie. Il a lui-même affranchi tous ses Esclaves , & ils étoient nombreux. Il est un des plus ardens Apôtres de l'affranchissement ; mais connoissant le caractère de ses Compatriotes , & persuadé qu'on ne gagne rien à heurter de front les opinions, il temporise, raisonne, capitule avec l'intérêt, & il ne désespère point de l'emporter sur lui.

Les Quakers ont été plus heureux dans la Pensilvanie. Dès l'année 1780, sur leur demande, secondée par un grand nombre de partisans d'autres Sectes, l'Assemblée Générale abolit à jamais l'Esclavage, força les Propriétaires des Esclaves à les faire enregistrer, déclara leurs enfans libres à l'âge de 28 ans, les éleva jusqu'à cette époque au rang des Domestiques loués de leur consentement

pour un certain nombre d'années, leur assura le bénéfice du jugement par Juré, &c., &c. Cet acte cependant n'avoit pu prévoir tous les abus, ni prévenir tous les artifices de la cupidité. On l'élada dans plusieurs points. Le commerce des Esclaves au-dehors fut continué par des Spéculateurs avides; des Maîtres barbares vendirent leurs Esclaves dans des contrées lointaines : d'autres envoyèrent sous divers prétextes les enfans de ces Noirs dans des États voisins, mais dans la vérité pour les vendre & les empêcher de profiter du bénéfice de la loi lorsqu'ils seroient arrivés à l'âge de 28 ans; d'autres, dans une vue semblable, mais d'après un calcul différent, y envoyoient accoucher les mères Esclaves; enfin, d'autres, comme je l'ai dit, voloient des Noirs libres, & les alloient vendre aux Isles. La Société de Pensilvanie veillant sans cesse à l'exécution des lois, & touchée de ces abus, s'adressa de nouveau à la Législature, qui, le 29 Mars dernier, passa un nouvel acte pour les prévenir

efficacement. Elle arrêta qu'on ne pourroit envoyer un Esclave dans un État voisin sans son consentement , prononça des amendes considérables contre ceux qui enverroient les enfans des Esclaves dans d'autres États , pour les y vendre , prononça la confiscation des vaisseaux employés à traite , condamna aux travaux publics les Voleurs de Nègres, &c.

On ne peut sans-doute donner trop d'éloges au zèle constant & soutenu de la société de Pensilvanie qui provoqua ces lois , à l'esprit de liberté & d'équité qui dirigea l'Assemblée de la Pensilvanie, aux principes d'humanité qui furent déployés dans les débats à cette occasion. Cependant qu'il nous soit permis de mêler nos regrets à ces justes éloges. Pourquoi cette respectable Assemblée n'a-t-elle pas été plus loin ? Pourquoi , par exemple , n'a-t-elle pas étendu , ou au moins fait espérer l'affranchissement aux Noirs qui étoient Esclaves lors du premier acte ? C'est une propriété , dit-on , & toute propriété est

sacrée. — Mais qu'est-ce qu'une propriété évidemment fondé sur le vol ? Qu'est-ce qu'une propriété contraire aux lois divines & humaines ? — Je veux encore que cette propriété méritât quelques égards ; mais pourquoi ne l'avoir pas limitée à un certain nombre d'années ? Pourquoi n'avoir pas accordé à l'Esclave le droit de se racheter ? Quoi ! L'enfant d'un Nègre Esclave en Pensilvanie peut espérer de jouir un jour de la liberté ; son maître ne peut la lui refuser, quand il a travaillé pour lui jusqu'à l'âge de 28 ans ! Et le malheureux père est à jamais privé de sa liberté ! — Son fils qui n'a pas comme lui senti la douleur, le désespoir d'être enlevé à sa Patrie , à sa famille , à tout ce qu'il y a de plus cher pour l'homme, son fils qui n'a pas été déchiré par ces tourmens si communs avant la révolution actuelle , son fils est favorisé par la loi ! Et cette loi partielle condamne le père à être infortuné toute sa vie ! — Non , cette injustice ne peut souiller long-tems le code des lois, dans un pays où la

on & l'humanité se font entendre , & il
 espérer qu'un jour viendra, où l'on fera
 composition avec l'intérêt, pour arracher
 des mains les père Esclaves.

Pourquoi encore , dans l'acte du premier
 1780 , déclare-t-on que l'Esclave
 pourra être témoin contre un homme
 libre ? Pourquoi cette partialité ? Ou vous
 croirez cet Esclave moins véridique que l'hom-
 me libre , ou vous le croyez d'une organisa-
 tion, d'une espèce différente de la vôtre. Ce
 premier sentiment seroit absurde. — L'autre ,
 est vrai, dépose contre vous. — Car
 pourquoi seroit-il moins véridique , plus
 rompu , plus vicieux ? C'est sans contredit
 parce qu'il est Esclave. — Ses crimes, ses vices
 tombent donc sur la tête du maître. — Et
 le maître punit & dégrade l'Esclave pour
 son propre crime ! Quelle horrible injustice !
 Enfin , comment cette même loi a-t-elle
 la complaisance d'ordonner qu'on rembourse
 au Maître, des deniers du trésor public, le
 prix de l'Esclave qui sera exécuté ? Si, comme

est aisé de le démontrer, presque tous les crimes de l'Esclave sont le produit d'un esclavage plus ou moins rigoureux ; ne paroitra-t-il pas alors absurde de récompenser un maître de sa tyrannie ? Et quand on se rappelle que les maîtres ont jusqu'à présent regardé les Noirs, comme une espèce de bétail ; que par les lois anciennes, le maître étoit responsable des dommages causés par son bétail, ne paroît-il pas alors contradictoire de payer au maître le prix du bétail noir qui a causé un dommage à la société & qu'elle se croit obligé d'exterminer ? — Paye-t-on donc l'auteur ou l'homme responsable du dommage, au lieu de le faire payer ?

N'en doutons pas, ces taches disparaîtront du code noir de la Pensilvanie. — Trop de raison domine dans ses Assemblées, trop d'ardeur anime la société, pour ne pas l'espérer.

Le petit Etat de Delaware a suivi l'exemple de la Pensilvanie. Il est peuplé en grande partie par des Quakers ; on y multiplie donc

les affranchissemens. C'est dans cet État renommé par la sagesse de ses lois, par sa bonne-foi, par son Patriotisme fédéral, que réside cet ange de paix, *Warner Miflin*, dont M. de Crèvecoeur a fait un si bel éloge dans les Lettres d'un Cultivateur Américain. Je l'ai vu, & comme Benezet, il n'est occupé que du soin de propager par-tout les opinions de sa société, sur la nécessité d'affranchir les Noirs, du soin encore de pourvoir à leur existence & à leur instruction.

A cet état finit le système de protection pour les Noirs; il y a cependant quelques Nègres affranchis dans le Maryland, parce qu'il y a quelques Quakers; & l'on s'en aperçoit aisément, en comparant les plantations de tabac ou de maïs de ces derniers avec les autres; on voit combien le bras libre est supérieur au bras esclave, dans le développement de l'industrie.

Quand vous parcourez le Maryland & la Virginie, vous croyez être dans un monde différent; vous le croyez encore, quand

vous conversez avec leurs habitans. On ne parle plus ici du projet d'affranchir les Esclaves, on n'exalte plus les Sociétés de Londres & de l'Amérique, on n'y lit pas les Ouvrages de Clarkson. — Non, des Maîtres indolens ne voient par-tout qu'avec inquiétude les efforts qui se font pour rendre l'affranchissement universel. Les Virginiens sont persuadés de l'impossibilité de cultiver le tabac sans l'esclavage ; ils craignent que si les Noirs redevenoient libres, ils ne causassent des troubles ; ils ne savent, en les rendant libres, quel rang leur assigner dans la Société, s'ils les établiront dans un Comté séparé, ou s'ils le renverront ; voilà les objections que vous entendez répéter par-tout contre le projet d'affranchissement.

La plus forte objection est dans le caractère, les goûts & les habitudes des Virginiens. Ils aiment à jouir des sueurs de leurs Esclaves, à chasser & à étaler du luxe, sans être assujettis à aucun travail. Cet ordre de choses changeroit, s'il n'y avoit plus d'Es-

claves; le Planteur seroit obligé de travailler lui-même. Ce n'est pas que le travail esclave rende plus que l'autre; mais en multipliant les Esclaves, en les condamnant à une misérable nourriture, en les privant de vêtemens, & en gaspillant les meilleurs terrains par une culture légère, on parvient à suppléer le défaut de bon travail.

Ce n'étoit pas assez dans les États du Nord & du milieu de défendre l'importation des Noirs & de les affranchir; il falloit les rendre dignes de cet affranchissement, les élever par l'instruction au rang des hommes. Pénétré de cette vérité, Bénézet fonda le premier à Philadelphie une École pour les Noirs, y enseigna lui-même, & il lui assigna des fonds après sa mort. — Cette École subsiste encore. Je l'ai visitée; le plus grand ordre y règne; un Maître y apprend gratuitement aux enfans à lire, à écrire, l'Arithmétique, les instruit de la Religion. Dans une salle séparée sont les jeunes Nègresses, enseignées par une Maitresse. — L'un &

l'autre m'ont assuré qu'ils ne trouvoient aucune différence pour la capacité entre les Noirs & les Blancs qu'ils enseignoient.

Une semblable École a été fondée à New-Yorck par la Société. — Il n'en existe point de particulière dans le Connecticut ou le Massachusett, parce que les enfans des Noirs vont ou peuvent aller avec les Blancs à ces nombreuses Écoles, que le zèle éclairé de ces États a multipliées par-tout.

Je vous ai exposé, Messieurs, ce qu'on a fait dans les divers États-Unis pour l'abolition de la traite des Noirs, pour leur affranchissement, pour leur instruction, je dois vous dire maintenant qu'elles en ont été les conséquences.

Dans les quatre États du Nord, & dans ceux du Midi, les Noirs libres sont, ou domestiques, ou tiennent de petites boutiques, ou cultivent la terre. Vous en voyez quelques-uns sur les bâtimens destinés au cabotage. Peu osent se hasarder sur les vais-

seaux employés aux voyages de long cours, parce qu'ils craignent d'être transportés & vendus dans les Isles. — Au physique, tous ces Noirs sont généralement vigoureux, (1) d'une forte constitution, capable des travaux les plus pénibles ; ils sont généralement actifs. — Domestiques, ils sont sobres & fidèles. — Ce portraits'applique aux femmes de cette couleur. — Je n'ai vu faire aucune distinction entre-eux à cet égard & les domestiques Blancs, quoique ces derniers les traitent toujours avec mépris, comme étant d'une espèce inférieure. — Ceux qui tiennent des boutiques, vivent médiocrement, n'augmentent jamais leurs affaires au de-là d'un certain point. La raison en est simple ; quoique par-tout on traite les Noirs avec humanité, les Blancs qui ont l'argent

(1) Les Noirs mariés sont certainement autant d'enfans que les Blancs ; mais on a remarqué que dans les Villes il périssoit plus d'enfans noirs. Cette différence tient moins à leur nature qu'au défaut d'aisance & de soins sur-tout des Médecins & des Chirurgiens.

ne sont pas disposés à faire aux Noirs des avances telles qu'elles les missent en état d'entreprendre le commerce en grand ; d'ailleurs il faut pour ce commerce quelques connoissances préliminaires, il faut faire un noviciat dans un comptoir, & la raison n'a pas encore ouvert aux Noirs la porte du comptoir. On ne leur permet pas de s'y asseoir à côté des Blancs. — Si donc les Noirs sont bornés ici à un petit commerce de détail, n'en accusons pas leur impuissance, mais le préjugé des Blancs qui leur donnent des entraves. Les mêmes causes empêchent les Noirs qui vivent à la campagne d'avoir des plantations étendues ; celles qu'ils cultivent sont bornées, mais généralement assez bien cultivées ; de bon habits, *une hoghouse* ou maison de bois en bon état, des enfans plus nombreux les font remarquer des Européens voyageurs, & l'œil du Philosophe se plaît à considérer ces habitations où la tyrannie ne fait point verser de pleurs. Dans cette partie de l'Amérique, les Noirs sont certainement heureux ;

mais ayons le courage de l'avouer, leur bonheur & leurs talens ne sont pas encore au degré où ils pourroient atteindre. — Il existe encore un trop grand intervalle entr'eux & les Blancs, sur-tout dans l'opinion publique, & cette différence humiliante arrête tous les efforts qu'ils feroient pour s'élever. Cette différence se montre par-tout. Par exemple, on admet les Noirs aux écoles publiques; mais ils ne peuvent franchir le seuil d'un Collège. Quoique Libres, quoique indépendans, ils sont toujours eux-mêmes accoutumés à se regarder comme au dessous des Blancs; il a des droits qu'ils n'ont pas. (1) Concluons

(1) N'y eût-il que l'averfion des Blancs pour le mariage de leurs filles avec les Noirs. ce seul sentiment fuffiroit pour avilir ces derniers. Cependant il y a quelques exemples de ces mariages.

Il existe au fort Pitt une Blanche d'origine Françoisfe, menée à Londres, & enlevée à l'âge de 12 ans par des Corsaires qui faisoient métier d'enlever des enfans, & de les vendre en Amérique pour un tems fixe de leur travail. — Des circonstances singulières l'engagèrent à épouser un Nègre qui lui acheta fa liberté, & qui la tira des mains d'un Blanc, Maître

de-là, qu'on jugeroit mal de l'étendue, de la capacité des Noirs, en prenant pour base celle des Noirs Libres dans les États du Nord.

Mais quand on les compare aux Noirs Esclaves des États du Midi, quelle prodigieuse différence les sépare ! Dans le Midi, les Noirs sont dans un état d'abjection & d'abrutissement difficile à peindre. Beaucoup sont nus, mal nourris, logés dans de misérables huttes, couchés sur la paille. (1) On ne leur

barbare & libidineux, qui avoit tout employé pour la séduire. -- Une Mulâtresse, sortie de cette union, a épousé un Chirurgien de Nantes, établi à Pittsburg. -- Cette famille est une des plus respectables de cette Ville ; le Nègre fait un très-bon commerce, & la Maîtresse se fait un devoir d'accueillir & de bien traiter les Etrangers & sur-tout les François que le hasard amène de ce côté.

Mais on n'a point d'idée d'une pareille union dans le Nord : elle révolteroit. -- Dans les établissemens, le long de l'Ohio, il y a bien des Nègresses qui vivent avec des Blancs non mariés. -- Cependant on m'assura que cette union est regardée de mauvais œil par les Nègres mêmes. Si une Nègresse a une querelle avec une Mulâtresse, elle lui reproche d'être d'un sang mêlé.

(1) Le Docteur Rush, qui a été à portée de traiter ces Noirs,

Donne aucune éducation ; on ne les instruit dans aucune religion ; on ne les marie pas, on les accouple ; aussi sont-ils avilis, paresseux, sans idées, sans énergie. — Ils ne se donnent aucune peine pour avoir des habits, ou de meilleures provisions ; ils aiment mieux porter des haillons que de les raccommoder. — Ils passent le dimanche, qui est le jour du repos, entièrement dans l'inaction. — L'inaction est leur souverain bonheur, aussi travaillent-ils peu & nonchalamment.

Il faut rendre justice à la vérité, les Américains du Midi traitent doucement les Esclaves, & c'est un des effets produits par l'extension générale des idées sur la Liberté ;

m'a communiqué une observation bien importante, & qui prouve combien l'énergie morale & intellectuelle d'un individu influe sur sa santé & son état physique. Il m'a dit qu'il étoit bien plus difficile de traiter & de guérir ces Noirs esclaves que les Blancs, qu'ils résistoient bien moins aux maladies violentes ou longues. C'est qu'ils tiennent peu par l'ame à la vie ; la vitalité ou le ressort de la vie est presque nul dans eux.

l'Esclave

L'Esclave travaille moins par-tout ; mais on s'est borné là. Il n'en est pas mieux, ni pour la nourriture, ni pour son habillement, ni pour ses mœurs, ni pour ses idées ; ainsi le maître perd, sans que l'Esclave acquière, & s'il suivoit l'exemple des Américains du Nord, tous deux gagneroient au changement.

Quand on peint les Noirs des États du Midi, il faut bien distinguer ceux qui sont attachés à la culture de la plantation, de ceux qui vivent dans la maison. Le tableau que je viens de faire ne s'applique qu'aux premiers ; les autres, mais ils sont peu nombreux, sont généralement mieux vêtus, plus actifs & moins ignorans.

On a cru généralement jusqu'à ces derniers tems, que les Nègres avoient moins de capacité morale que les Blancs ; des Auteurs même estimables l'ont imprimé. (1) Ce préjugé commence à disparoitre ; les États

(1) J'ai déjà plusieurs fois réfuté cette opinion, & sur-tout dans mon *Examen critique des Voyages de M. de Chatellux*.

du Nord pourroient fournir des exemples du contraire; je n'en citerai que deux frappans; le premier, prouvera qu'avec l'instruction on peut rendre les Noirs propres à toutes les professions; le second, que la tête d'un Nègre est organisée pour les calculs les plus étonnans, & par conséquent pour toutes les sciences.

Lorsque j'étois à Philadelphie, il y arriva en Novembre 1788 un Noir appelé Jacques Derham, Médecin, qui exerce dans la nouvelle Orléans, sur le Mississipi; & voici son histoire, telle qu'elle me fut attestée par plusieurs Médecins. — Ce Noir a été élevé dans une famille de Philadelphie, où il a appris à lire, à écrire, & où on l'a instruit dans les principes du Christianisme. — Dans sa jeunesse, il fut vendu au feu Docteur Jean Kearsley le jeune, de cette Ville, qui l'employoit pour composer des médecines, & les administrer à ses malades.

A la mort du Docteur Kearsley, il passa dans différentes mains, & il devint enfin

l'Esclave du Docteur George West, Chirurgien du seizième Régiment d'Angleterre, sous lequel, pendant la dernière guerre en Amérique, il remplit les fonctions les moins importantes de la Médecine.

A la fin de la guerre, le Docteur West le vendit au Docteur Robert Dove, de la nouvelle Orléans, qui l'employa comme son second. Dans cette condition il gagna si bien la confiance & l'amitié de son maître, que celui-ci consentit à l'affranchir deux ou trois ans après & à des condition modérées. — Derham s'étoit tellement perfectionné dans la Médecine, qu'à l'époque de sa liberté, il fut en état de la pratiquer avec succès, à la nouvelle Orléans. — Il a environ 26 ans, il est marié, mais il n'a point d'enfans; la Médecine lui rapporte 3000 dollars ou 16000 livres environ par an.

J'ai causé, m'a dit le Docteur Wistar, avec lui sur les maladies aiguës & épidémiques du Pays où il vit, & je l'ai trouvé bien versé

dans la méthode simple usitée par les anciens pour le traitement de ces maladies.

— Je croyois pouvoir lui indiquer d'autres bons remèdes, mais ce fut lui qui me les indiqua. — Il est modeste, & a des manières très-engageantes; il parle François avec facilité, & a quelques connoissances de l'Espagnol. — Quoique né dans une famille religieuse, on avoit, par accident, oublié de le faire baptiser. En conséquence, il s'est adressé au Docteur Withe pour recevoir le baptême; il le lui a conféré, après l'en avoir jugé digne, non-seulement par ses connoissances, mais par son excellente conduite.

Voici l'autre fait, tel qu'il m'a été attesté & imprimé par le Docteur Rush (1), célèbre Médecin & Auteur, établi à Philadelphie; & plusieurs détails m'en ont été confirmés par l'épouse de l'immortel Washington,

(1) Ce Médecin est aussi célèbre en Amérique par de bons Écrits politiques. C'est un Apôtre infatigable de la liberté.

dans le voisinage duquel ce Nègre est depuis long-tems.

Son nom est Thomas Fuller; il est né en Afrique, & ne sait ni lire, ni écrire; il a maintenant 70 ans, & a vécu toute sa vie sur la plantation de MM. Cox, à quatre mille d'Alexandrie. Deux habitans respectables de Pensilvanie, MM. Hartshom & Samuel Coates, qui voyageoient en Virginie, ayant appris la facilité singulière que ce Noir avoit pour les calculs les plus compliqués, l'envoyèrent chercher, & lui firent différentes questions.

Première. Etant interrogé, combien de secondes il y avoit dans une année & demie, il répondit en deux minutes, 47,304,000, en comptant 365 jours dans l'année.

Deuxième. Combien de secondes auroit vécu un homme âgé de 70 ans 17 jours & 12 heures? Il répondit dans une minute & demie, 2,210,500,800.

Un des Américains qui l'interrogeoit & qui vérifioit ses calculs avec la plume, lui

dit qu'il se trompoit, que la somme n'étoit pas si considérable; & cela étoit vrai, c'est qu'il n'avoit pas fait d'attention aux années bissextiles; il corrigea le calcul avec la plus grande célérité.

Autre Question. Supposez un Laboureur qui a six truies, & que chaque truie en met bas six autres la première année, & qu'elles multiplient dans la même proportion jusqu'à la fin de la huitième année; combien alors de truies aura le Laboureur, s'il n'en perd aucune? Le vieillard répondit en dix minutes, 34,588,806.

La longueur du tems ne fut occasionnée que parce qu'il n'avoit pas d'abord compris la question.

Après avoir satisfait à toutes les questions, il raconta l'origine & les progrès de son talent en arithmétique. — Il compta d'abord jusqu'à 10, puis 100; & il s'imaginait alors, disoit-il, être un habile homme. Ensuite il s'amusa à compter tous les grains d'un boisseau de bled, & successivement il

fit compter le nombre de *rails* ou morceaux de bois nécessaires pour enclore un champ d'une telle étendue , ou de grains nécessaires pour le semer. — Sa Maîtresse avoit tiré beaucoup d'avantages de son talent ; il ne parloit d'elle qu'avec la plus grande reconnaissance , parce qu'elle ne l'avoit jamais voulu vendre , malgré les offres considérables qu'on lui avoit faites pour l'acheter. — Sa tête commençoit à foiblir. — Un des Américains lui ayant dit , que c'étoit dommage qu'il n'eût pas reçu de l'éducation. — Non, Maître, dit-il , il vaut mieux que je n'aie rien appris, car bien des Savans ne sont que des fots.

Ces exemples prouveront , sans doute , que la capacité des Nègres peut s'étendre à tout ; ils n'ont besoin que d'instruction & de liberté. — La différence qui se remarque entre ceux qui sont libres & instruits , & les autres , se montre encore dans leurs travaux. — Les terres qu'habitent & les blancs & les noirs , soumis à ce régime , sont infiniment

meux cultivées , produisent plus abondamment , offrent partout l'image de l'aisance & du bonheur ; & tel est , par exemple , l'aspect du Connecticut & de la Pensilvanie. — Passez dans le Maryland ou la Virginie , encore une fois , vous croyez être dans un autre monde. Ce ne sont plus des plaines bien cultivées , des maisons de campagne , propres & même élégantes , des vastes granges bien distribuées ; ce ne sont plus des troupeaux nombreux de bestiaux gras & vigoureux : non , tout dans le Maryland & la Virginie , porte l'empreinte de l'esclavage ; sol brûlé , culture mal entendue , maisons délabrées , bestiaux petits & peu nombreux , cadavres noirs ambulans ; en un mot , vous y voyez une misère réelle à côté de l'apparence du luxe.

Il faut excepter de ce tableau le canton le plus fertile de la Virginie , que je n'ai pas vu , mais dont M. Jefferson a fait une description frappante , & qui est confirmée par vingt Voyageurs ; c'est la vallée qu'arrose la rivière de la Shenadore. — Il semble , en

la voyant, que vous soyez encore dans la Pensilvanie; c'est qu'elle est cultivée par des Quakers & des Allemands, & que la terre n'est point ouverte par des mains captives.

Osons espérer, MESSIEURS, tel sera un jour le sort de la Virginie, quand elle ne sera plus fouillée par l'esclavage, & ce terme n'est peut-être pas éloigné. Il n'y a des esclaves que parce qu'on les croit nécessaires à la culture du tabac; & cette culture décline tous les jours & doit décliner. Le tabac qui se cultive près de l'Ohio & du Mississipi est infiniment plus abondant, de meilleure qualité, exige moins de travaux. Quand ce tabac se fera ouvert le chemin de l'Europe, les Virginiens seront obligés de cesser sa culture, & de demander à la terre du bled, des pommes de terre, de faire des prairies & d'élever des bestiaux. Les Virginiens judicieux prévoient cette révolution, l'anticipent & se livrent à la culture du bled.— A leur tête, on doit mettre cet homme étonnant, qui, Général adoré, eût le courage

d'être Républicain sincère; qui couvert de gloire, seul, ne s'en souvient plus; Héros, dont la destinée unique fera, d'avoir sauvé deux fois sa Patrie, de lui ouvrir le chemin de la prospérité, après avoir ouvert celui de la liberté; maintenant *entièrement* occupé (1) du soin d'améliorer ses terres, d'en varier le produit, d'ouvrir des routes, des communications, il donne à ses Compatriotes un exemple utile & qui sans doute sera suivi. Il a cependant, dois-je le dire, une foule nombreuse d'esclaves noirs. — Mais ils sont traités avec la plus grande humanité. Bien nourris, bien vêtus, n'ayant qu'un travail modéré à faire; ils bénissent sans cesse le maître que le Ciel leur a donné. — Il est digne sans doute d'une ame aussi élevée, aussi pure, aussi désintéressée, de commencer la révolution en Virginie, d'y préparer l'affranchissement des Nègres. — Ce grand

§ (1) Il n'étoit pas alors Président des Etats-Unis.

homme, lorsque j'eus le bonheur de l'entretenir, m'avoua qu'il admiroit tout ce qui se faisoit dans les autres Etats, qu'il en desiroit l'extension dans son propre Pays; mais il ne me cacha pas que de nombreux obstacles s'y opposoient encore, qu'il seroit dangereux de heurter de front un préjugé qui commençoit à diminuer. — Du tems, de la patience, des lumieres, & on le vaincra, me dit-il; presque tous les Virginiens, ajoutoit-il, ne croient pas que la liberté des Noirs puisse sitôt devenir générale. Voilà pourquoi ils ne veulent point former de société qui puisse donner des idées dangereuses à leurs Esclaves. Un autre obstacle s'y oppose. Les grandes propriétés éloignent les hommes, rendent difficiles les Assemblées, & vous ne trouverez ici que de grands propriétaires.

Les Virginiens se trompent, lui disois-je, il est évident que tôt ou tard les Nègres obtiendront par-tout leur liberté, que cette révolution s'étendra en Virginie. Il est donc de l'intérêt de vos Compatriotes de s'y pré-

parer, de tâcher de concilier la restitution des droits des Nègres avec leur propriété. Les moyens à prendre pour cet effet ne peuvent être que l'ouvrage d'une société, & il est digne du sauveur de l'Amérique d'en être le chef, & de rendre la liberté à 300,000 hommes malheureux dans son Pays. Ce grand homme me dit qu'il en desiroit la formation, qu'il la seconderoit, mais il ne croyoit pas le moment favorable. — Sans doute des vues plus élevées aborboient alors son attention & remplissoient son ame; le destin de l'Amérique étoit prêt à être remis une seconde fois dans ses mains.

C'est un malheur, n'en doutons pas, MESSIEURS, qu'une semblable société n'existe pas dans le Maryland & dans la Virginie; car c'est au zèle constant de celles de Philadelphie & de New York qu'on doit tous les progrès de cette révolution en Amérique, & la naissance de la société de Londres. Que ne puis-je ici, MESSIEURS, vous peindre l'impression dont j'ai été frappé en assistant

aux séances de ces trois sociétés! — Quelle gravité dans la contenance des Membres , quelle simplicité dans leurs discours! quelle candeur dans leurs discussions! quelle bienfaisance , quelle énergie dans leurs résolutions! chacun s'empressoit d'y prendre part, non pour briller , mais pour être utile. — Avec quelle joye ils apprirent qu'il s'élevoit une société semblable à la leur dans Paris , dans cette Capitale immense , si célèbre en Amérique par l'opulence , le faste , l'influence sur un vaste Royaume , & sur presque tous les Etats de l'Europe! Avec quel empressement ils publièrent cette nouvelle dans toutes leurs Gazettes , & répandirent partout la traduction du premier Discours lu dans cette Société! Avec quelle joie ils virent dans la liste des Membres de cette Société un nom cher à leurs cœurs , & qu'ils ne prononcent qu'avec attendrissement , & les noms d'autres personnes connues par leur énergie , leur patriotisme , & la part qu'elle prennent à la révolution actuelle , pour le succès de

laquelle, en amis des Français, ils font des vœux sincères ! Ils ne doutoient point que si cette Société s'étendoit, bravoit les obstacles, s'unissoit avec celle de Londres, les lumières répandues par elles sur le trafic des Nègres & sur son infamie inutile, n'éclairassent les Gouvernemens, & n'en déterminassent la suppression. Ce fut, sans doute, Messieurs, à cet élan de joie & d'espoir, & à vos recommandations flatteuses, plus qu'à mes foibles travaux, que je dus l'honneur qu'ils me firent de m'associer à leur rang.

Ces Sociétés ne se bornèrent pas à ces démonstrations ; elles nommèrent des Comités pour m'assister dans mes travaux ; leurs archives me furent ouvertes. Malheureusement la nécessité subite de mon retour m'empêcha d'en profiter, & je fus obligé de différer à un autre voyage les recherches que je me proposois de faire.

Ces Sociétés bienfaitantes s'occupent maintenant de nouveaux projets pour con-

sommer leur œuvre de justice & d'humanité; elles s'occupent à créer de nouvelles Sociétés dans les États qui n'en ont point; c'est ainsi qu'il vient de s'en élever une dans l'État de Delaware, dont je remettrai le plan à la Société.—Elles forment de nouveaux projets pour décourager l'esclavage & le commerce des Esclaves. — C'est ainsi que pour arrêter les ventes scandaleuses qui s'en font encore dans Newyork (1) à des enchères publiques, tous les Membres se sont engagés à ne jamais employer l'Officier public, l'Huissier-Priseur qui présideroit à de pareilles ventes. Mais c'est sur-tout à sauver des mains de la cupidité, des Esclaves, qu'elle voudroit & ne doit pas retenir, que la Société de Philadelphie est ingénieuse. — Un Esclave est-il maltraité,

(1) A l'Assemblée de la Société de New-Yorck du 9 Novembre 1787, il a été arrêté qu'on donneroit une médaille d'or pour le meilleur Discours qui seroit prononcé à l'ouverture du Collège de New-Yorck, sur l'injustice & la cruauté de la traite des Nègres, & sur les funestes effets de l'Esclavage.

Elle trouve dans elle une protection assurée & gratuite. — Un autre a fini son tems, & est toujours détenu, elle réclame ses droits. — Des étrangers amènent des Noirs & ne satisfont pas à la loi; la Société en procure le bénéfice à ces malheureux Nègres. — Un des plus célèbres Avocats de Philadelphie, dont j'aime à vanter les talens & l'amitié qui nous unit, M. *Myers Fisher*, lui prête son ministère, presque toujours avec succès, & toujours avec désintéressement. Cette Société s'est apperçue que de nombreuses Assemblées n'avoient pas d'action, parce que le mouvement se perdoit en se divisant en trop de Membres; elle a créé plusieurs Comités toujours en activité, elle sollicite des créations semblables dans tous les États, afin que par-tout les lois sur l'abolition de la traite & sur l'affranchissement soient exécutées, afin que par-tout on présente des pétitions aux législatures, pour obtenir de nouvelles lois pour les cas non prévus. — Enfin, cette Société, sans doute, que l'on

l'on devra un jour de semblables établissemens dans les États du midi.

Le zèle de cette Société n'est égalé que par celle de Londres. Je fus témoin de ses travaux immenses à la séance où j'eus l'honneur d'assister. — Je vis qu'on y préparoit la publication d'ouvrages nouveaux intéressans, tels qu'un nouveau Voyage à la Côte de Guinée, & une Adresse à la Chambre des Communes. — Je vis que l'infatigable & modeste M. Clarkson, s'occupoit avec l'Avocat de la Société, à rassembler pour la séance prochaine la foule de dépositions & de faits authentiques qui doivent prouver au Parlement, combien la traite des Noirs est nuisible à la Marine Angloise, à l'intérêt des planteurs, du commerce & de l'État ; faits & dépositions qui appuieront le tableau intéressant des *désavantages politiques de la traite* qu'il a publié, & dont j'apprens avec joie que la traduction s'imprime sous les auspices

de cette Société. . . (1) En examinant cet ouvrage, le lecteur, le plus frappant sur cette matière, vous aurez sans doute, Messieurs, modifié ou corrigé deux idées qui déparent ce monument d'humanité & de raison; idées échappées à la plume de M. Clarkson.

Il recommande de substituer à la traite des Noirs un échange de Manufactures Angloises contre les productions de l'Afrique, & il se félicite de ce qu'en ouvrant ce nouveau canal, l'Angleterre sera dispensée de recourir pour ces mêmes productions, aux États-Unis, dont le commerce, dit-il, a été si ruineux pour la Grande-Bretagne depuis la paix, à cause de la mauvaise-foi de la plupart de ses Marchands. Ce n'est pas ici le lieu de répondre à ce reproche, dont l'examen demanderoit

(1) Cette Traduction, faite par M. de Gramagnac, Secrétaire de la Société des Noirs, a paru depuis ce Discours.

de profonds détails. Il a, sans doute, été écrit sous la dictée de Marchands ruinés par leur imprudence & leurs folles spéculations. L'Angleterre a fait beaucoup de mal à l'Amérique pendant la guerre ; je ne fais si, depuis la paix, elle ne lui en a pas fait davantage, sur-tout en l'affaissant de son crédit, & l'inondant de ses Marchandises (1). C'est donc un passage à supprimer, parce qu'il déroge à cet esprit d'impartialité, de bienfaisance universelle qui l'a dicté. — Quand les Nations seront-elles assez raisonnables pour se régler dans leur commerce, non par de petites vues ou de petits ressentimens, mais par la seule convenance naturelle ! Quand les Écrivains seront-ils assez éclairés pour ne prêcher aux Nations que cette politique fraternelle ! Je la voudrois retrouver dans un autre passage de cet Auteur. Il concerne l'établissement des Noirs libres

(1) Les Anglois ont repris depuis un an avec la plus grande activité leurs liaisons commerciales avec l'Amérique.

à Sierra-Léona; il le conseille de nouveau aux Anglois, il en vante les avantages; mais il paroît vouloir en faire une Colonie Angloise. Le projet est manqué, si l'on veut en borner les avantages à telle ou telle Nation. — Pour lui conserver sa sublimité, il faut en ouvrir les Ports à toutes les Nations. Je m'étois proposé de vous entretenir, Messieurs, sur ce projet de transporter en Afrique les Noirs des États-Unis, de vous lire une lettre à ce sujet, dont un infatigable ami des Noirs, le Docteur Thornton, m'a chargé pour la Société, d'y ajouter des idées, de le soumettre à votre considération. — Mais ce projet, qui, peut-être, sera le meilleur moyen de rendre les Nègres libres sans danger, & même avec avantage pour tout l'Univers, ce projet mérite une discussion particulière, & je vous demande la permission de vous en entretenir dans une autre Séance. Je n'ai déjà que trop, peut-être, abusé de votre patience dans celle-ci. — Encore deux mots, & je finis. Vous apprendrez, sans doute, avec

plaisir l'impression que fait sur les Noirs en général la fermentation universelle, excitée par-tout en faveur de leur liberté. On a craint qu'à la nouvelle de cette révolution, ils ne la précipitassent en prenant les armes. — Un pareil dessein est loin de leur ame ; ceux, au moins, qui habitent les États-Unis attendent en silence & en paix ce moment où ils commenceront à renaître à la vie, où ils pourront revoir leur pays. Ils se reposent sur le courage, sur le zèle de tant d'Écrivains qui travaillent à rompre leurs fers, de tant d'ames bienfaisantes qui les secondent par leurs efforts. Ils s'appliquent, en acquérant des vertus & des talens, à se rendre dignes de la liberté, à ne pas être écrasés de son poids ; car c'est un poids d'abord pour l'ame sans ressorts de l'Esclave, qui en a toujours été privé. Ils savent qu'ils seroient coupables, s'ils prenoient aujourd'hui les armes ; ils savent qu'ils arrêteroient l'exécution du plan général de leur affranchissement, qu'ils s'égorgeroient eux-mêmes ; car il n'est plus

simplement question aujourd'hui d'affranchir un ou deux millions de Noirs , il faut , en les affranchissant , les mettre en état de pouvoir constamment à leur subsistance , & ce n'est point par une révolte qu'on y peut parvenir ; elle en détruit au contraire les moyens.

F I N.

POST-SCRIPTUM.

LE moment où la cause des Noirs va se discuter, approche. Il faut donc préparer le Public à l'entendre ; il faut lui faire connoître ces hommes malheureux que la cupidité s'acharne à décrier. C'est l'objet du Mémoire qu'on vient de lire. Le tableau de la situation des Noirs dans l'Amérique Septentrionale prouve qu'il n'existe aucune différence pour le moral & l'intellectuel entre les Noirs & les Blancs ; que libres, ils sont, comme les Blancs libres, laborieux, actifs, religieux, intelligens dans les affaires. Il prouve que l'abolition de la traite des Noirs n'y a point produit ces révoltes parmi les Noirs, avec lesquelles on cherche à nous épouvanter ; révoltes, que l'inhumanité seule peut exciter & provoquer sans cesse. Il prouve qu'en préparant par degrés la liberté des Noirs, on évitera toute espèce de révolution, on amenera insensiblement le bonheur des Noirs, qu'on augmentera la prospérité des Colonies. Ce tableau justifie enfin les Sociétés de l'Amérique libre, qui se sont dévoués à cette sublime opération, des horribles calomnies publiées récemment contr'elles par de lâches Libellistes. On ne peut méconnoître la main

d'où partent ces coups portés dans les ténèbres par de vils assassins. C'est l'œuvre de la cupidité alarmée. Mais ces trames infernales n'arrêteront point les défenseurs de l'Humanité , & ne les feront point dévier de leur plan. Ils marchent droit au but sacré qui les dirige , sans s'inquiéter ni des menaces , ni des mensonges ridicules de leurs Adversaires. Ils prouveront, quand il en sera tems , que l'abolition de la traite fera le bien des Noirs , des Blancs, des Planteurs mêmes , & de l'Etat. Cette preuve est la meilleure réponse à faire à tous les Libelles passés & futurs.

Fin du Post-Scriptum.